

Le belluaire ainsi gourmande son lion,  
Et le lion fait trêve à sa rébellion.

Mais toi, sauvage amour, qui, la prunelle en flamme,  
Rugis affreusement dans l'autre de mon âme,  
Je n'ai pas de victime à promettre à ta faim,  
Ni d'esclave chrétienne à te jeter demain ;  
Tâche de t'apaiser, ou je m'en vais te clore  
Dans un lieu plus profond et plus sinistre encore.  
A quoi bon te débattre et grincer et hurler ?  
Le temps n'est pas venu de te démuseler.  
En attendant le jour de revoir la lumière,  
Silencieusement à l'angle d'une pierre,  
Ou contre les barreaux de ton noir souterrain,  
Aiguise le tranchant de tes ongles d'airain.

LAMENTO

Connaissez-vous la blanche tombe  
Où flotte avec un son plaintif  
L'ombre d'un if ?  
Sur l'if, une pâle colombe,  
Triste et seule, au soleil couchant,  
Chante son chant ;

Un air maladivement tendre,  
A la fois charmant et fatal,  
Qui vous fait mal,  
Et qu'on voudrait toujours entendre ;  
Un air, comme en soupire aux cieux  
L'ange amoureux.

On dirait que l'âme éveillée  
Pleure sous terre à l'unisson  
De la chanson,  
Et du malheur d'être oubliée  
Se plaint dans un roucoulement  
Bien doucement.

Sur les ailes de la musique  
On sent lentement revenir  
Un souvenir ;

Une ombre de forme angélique  
Passe dans un rayon tremblant,  
En voile blanc.

Les belles de nuit, demi-closes,  
Jettent leur parfum faible et doux  
Autour de vous,  
Et le fantôme aux molles poses  
Murmure en vous tendant les bras :  
Tu reviendras ?

Oh ! jamais plus, près de la tombe  
Je n'irai, quand descend le soir  
Au manteau noir,  
Écouter la pâle colombe  
Chanter sur la branche de l'il  
Son chant plaintif !

BARCAROLLE

Dites, la jeune belle,  
Où voulez-vous aller ?  
La voile ouvre son aile,  
La brise va souffler !

L'aviron est d'ivoire,  
Le pavillon de moire,  
Le gouvernail d'or fin ;  
J'ai pour lest une orange,  
Pour voile une aile d'ange,  
Pour mousse un séraphin.

Dites, la jeune belle,  
Où voulez-vous aller ?  
La voile ouvre son aile,  
La brise va souffler !

Est-ce dans la Baltique,  
Sur la mer Pacifique,  
Dans l'île de Java ?  
Ou bien, dans la Norwège,  
Cueillir la fleur de neige,  
Ou la fleur d'Angsoka ?

Dites, la jeune belle,  
Où voulez-vous aller ?  
La voile ouvre son aile,  
La brise va souffler !

Menez-moi, dit la belle,  
A la rive fidèle  
Où l'on aime toujours.  
— Cette rive, ma chère,  
On ne la connaît guère  
Au pays des amours.

TRISTESSE

Avril est de retour.  
La première des roses,  
De ses lèvres mi-closes,  
Rit au premier beau jour ;  
La terre bienheureuse  
S'ouvre et s'épanouit ;  
Tout aime, tout jouit.  
Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

Les buveurs en gaité,  
Dans leurs chansons vermeilles,  
Célèbrent sous les treilles  
Le vin et la beauté ;  
La musique joyeuse,  
Avec leur rire clair  
S'éparpille dans l'air.  
Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

En déshabillés blancs,  
Les jeunes demoiselles  
S'en vont sous les tonnelles  
Au bras de leurs galants ;

La lune langoureuse  
Argente leurs baisers  
Longuement appuyés.

Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

Moi, je n'aime plus rien,  
Ni l'homme, ni la femme,  
Ni mon corps, ni mon âme,  
Pas même mon vieux chien.  
Allez dire qu'on creuse,  
Sous le pâle gazon,  
Une fosse sans nom.

Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

QUI SERA ROI ?

БЕХЕМОТ

Moi, je suis Béhémot, l'éléphant, le colosse.  
Mon dos prodigieux, dans la plaine, fait bosse  
Comme le dos d'un mont.

Je suis une montagne animée et qui marche ;  
Au déluge, je fis presque chavirer l'arche,  
Et, quand j'y mis le pied, l'eau monta jusqu'au pont.

Je porte, en me jouant, des tours sur mon épaule ;  
Les murs tombent broyés sous mon flanc qui les frôle  
Comme sous un bélier.

Quel est le bataillon que d'un choc je ne rompe ?  
J'enlève cavaliers et chevaux dans ma trompe,  
Et je les jette en l'air sans plus m'en soucier !

Les piques, sous mes pieds, se couchent comme l'herbe :  
Je jette à chaque pas, sur la terre, une gerbe  
De blessés et de morts.

Au cœur de la bataille, aux lieux où la mêlée  
Rugit plus furieuse et plus échevelée,  
Comme un mortier sanglant, je vais gâchant les corps.

Les flèches font sur moi le pétilllement grêle  
Que par un jour d'hiver font les grains de la grêle  
Sur les tuiles d'un toit,

Les plus forts javelots, qui faussent les cuirasses,  
Effleurent mon cuir noir sans y laisser de traces,  
Et par tous les chemins je marche toujours droit.

Quand devant moi je trouve un arbre, je le casse ;  
A travers les bambous, je folâtre et je passe  
Comme un faon dans les blés.

Si je rencontre un fleuve en route, je le pompe,  
Je dessèche son urne avec ma grande trompe,  
Et laisse sur le sec ses hôtes écaillés.

Mes défenses d'ivoire éventreraient le monde,  
Je porterais le ciel et sa coupole ronde  
Tout aussi bien qu'Atlas.

Rien ne me semble lourd ; pour soutenir le pôle,  
Je pourrais lui prêter ma rude et forte épaule.  
Je le remplacerai quand il sera trop las !

II

Quand Béhémot eut dit jusqu'au bout sa harangue,  
Léviathan, ainsi, répondit en sa langue :

III

LÉVIATHAN

Taisez-vous, Béhémot, je suis Léviathan,  
Comme un enfant mutin je fouette l'Océan  
Du revers de ma large queue.

Mes vieux os sont plus durs que des barres d'airain,  
Aussi Dieu m'a fait roi de l'univers marin,  
Seigneur de l'immensité bleue.

Le requin endenté d'un triple rang de dents,  
Le dauphin monstrueux aux longs fanons pendants,  
Le kraken qu'on prend pour une île,  
L'orque immense et difforme et le lourd cachalot,  
Tout le peuple squammeux qui laboure le flot,  
Du cétacé jusqu'au nautilé ;

Le grand serpent de mer et le poisson Macar,  
Les baleines du pôle à l'œil rond et hagard,  
Qui soufflent l'eau par la narine,  
Le triton fabuleux, la sirène aux chants clairs,  
Sur le flanc d'un rocher peignant ses cheveux verts  
Et montrant sa blanche poitrine ;

Les oursons étoilés et les crabes hideux,  
Comme des coutelas agitant autour d'eux  
L'arsenal crochu de leurs pinces ;  
Tous, d'un commun accord, m'ont reconnu pour roi.  
Dans leurs antres profonds ils se cachent d'effroi  
Quand je visite mes provinces.

Pour l'œil qui peut plonger au fond du gouffre noir,  
Mon royaume est superbe et magnifique à voir :  
Des végétations étranges,  
Éponges, polypiers, madrépores, coraux,  
Comme dans les forêts, s'y courbent en arceaux,  
S'y découpent en vertes franges.

Le frisson de mon dos fait trembler l'Océan,  
Ma respiration soulève l'ouragan

Et se condense en noirs nuages ;  
Le souffle impétueux de mes larges naseaux  
Fait, comme un tourbillon, couler bas les vaisseaux  
Avec les pâles équipages.

Ainsi vous avez tort de tant faire le fier  
Pour avoir une peau plus dure que le fer  
Et renversé quelque muraille ;  
Ma gueule vous pourrait engloutir aisément.  
Je vous ai regardé, Béhémot, et vraiment  
Vous êtes de petite taille.

L'empire revient donc à moi, prince des eaux,  
Qui mène chaque soir les difformes troupeaux  
Paitre dans les moites campagnes ;  
Moi témoin du déluge et des temps disparus ;  
Moi qui noyai jadis avec mes flots accrus  
Les grands aigles sur les montagnes !

IV

Léviathan se tut et plongea sous les flots ;  
Ses flancs ronds reluisaient comme de noirs îlots.

V

L'OISEAU ROCK

Là-bas, tout là-bas, il me semble  
Que j'entends quereller ensemble  
Béhémot et Léviathan ;  
Chacun des deux rivaux aspire,

Ambition folle ! à l'empire  
De la terre et de l'Océan.

Eh quoi ! Léviathan l'énorme  
S'assoierait, majesté difforme,  
Sur le trône de l'univers !  
N'a-t-il pas ses grottes profondes,  
Son palais d'azur sous les ondes ?  
N'est-il pas roi des peuples verts ?

Béhémot, dans sa patte immonde,  
Veut prendre le sceptre du monde  
Et se poser en souverain.  
Béhémot, avec son gros ventre,  
Veut faire venir à son antre  
L'univers terrestre et marin !

La prétention est étrange  
Pour ces deux pétrisseurs de fange,  
Qui ne sauraient quitter le sol.  
C'est moi, l'oiseau Rock, qui dois être  
De ce monde seigneur et maître,  
Et je suis roi de par mon vol.

Je pourrais dans ma forte serre  
Prendre la boule de la terre  
Avec le ciel pour écusson.  
Créez deux mondes : je me flatte  
D'en tenir un dans chaque patte,  
Comme les aigles du blason.

Je nage en plein dans la lumière,  
Et ma prunelle sans paupière  
Regarde en face le soleil.  
Lorsque par les airs je voyage,

Mon ombre, comme un grand nuage,  
Obscurcit l'horizon vermeil.

Je cause avec l'étoile bleue  
Et la comète à pâle queue;  
Dans la lune je fais mon nid ;  
Je perche sur l'arc d'une sphère;  
D'un coup de mon aile légère  
Je fais le tour de l'infini.

VI

L'HOMME

Léviathan, je vais, malgré les deux cascades  
Qui de tes noirs événements jaillissent en arcades,  
La mer qui se soulève à tes renflements,  
Et les glaces du pôle et tous les éléments,  
Monté sur une barque entr'ouverte et disjointe,  
T'enfoncer dans le flanc une mortelle pointe ;  
Car il faut un peu d'huile à ma lampe le soir,  
Quand le soleil s'éteint et qu'on n'y peut plus voir.  
Béhémoth, à genoux ! que je pose la charge  
Sur ta croupe arrondie et ton épaule large !  
Je ne suis pas ému de ton énormité ;  
Je ferai de tes dents quelque hochet sculpté,  
Et je te couperai tes immenses oreilles,  
Avec leurs plis pendants, à des drapeaux pareilles,  
Pour en orner ma toque et gonfler mon chevet.  
Oiseau Rock, prête-moi ta plume et ton duvet,  
Mon plomb s'aura t'atteindre, et, l'aile fracassée,  
Sans pouvoir achever la courbe commencée,  
Des sommités du ciel, à mes pieds, sur le roc,  
Tu tomberas tout droit orgueilleux oiseau Rock !

COMPENSATION

Il naît sous le soleil de nobles créatures  
Unissant ici-bas tout ce qu'on peut rêver,  
Corps de fer, cœur de flamme, admirables natures.

Dieu semble les produire afin de se prouver ;  
Il prend, pour les pétrir, une argile plus douce,  
Et souvent passe un siècle à les parachever.

Il met, comme un sculpteur, l'empreinte de son pouce  
Sur leurs fronts rayonnant de la gloire des cieux,  
Et l'ardente auréole en gerbe d'or y pousse.

Ces hommes-là s'en vont, calmes et radieux,  
Sans quitter un instant leur pose solennelle,  
Avec l'œil immobile et le maintien des dieux.

Leur moindre fantaisie est une œuvre éternelle,  
Tout cède devant eux ; les sables inconstants  
Gardent leurs pas empreints, comme un airain fidèle.

Ne leur donnez qu'un jour ou donnez-leur cent ans,  
L'orage ou le repos, la palette ou le glaive :  
Ils mèneront à bout leurs destins éclatants.

Leur existence étrange est le réel du rêve ;  
Ils exécuteront votre plan idéal,  
Comme un maître savant le croquis d'un élève.

Vos désirs inconnus, sous l'arceau triomphal  
Dont votre esprit en songe arrondissait la voûte,  
Passent assis en croupe au dos de leur cheval.

D'un pied sûr, jusqu'au bout ils ont suivi la route  
Où, dès les premiers pas, vous vous êtes assis,  
N'osant prendre une branche au carrefour du doute

De ceux-là chaque peuple en compte cinq ou six,  
Cinq ou six tout au plus, dans les siècles prospères,  
Types toujours vivants dont on fait des récits.

Nature avare, ô toi, si féconde en vipères,  
En serpents, en crapauds tout gonflés de venins,  
Si prompte à repeupler tes immondes repaires,

Pour tant d'animaux vils, d'idiots et de nains,  
Pour tant d'avortements et d'œuvres imparfaites,  
Tant de monstres impurs échappés de tes mains,

Nature, tu nous dois encor bien des poètes !

## CHINOISERIE

Ce n'est pas vous, non, madame, que j'aime,  
Ni vous non plus, Juliette, ni vous,  
Ophélie, ni Béatrix, ni même  
Laure la blonde, avec ses grands yeux doux.

Celle que j'aime, à présent, est en Chine ;  
Elle demeure avec ses vieux parents,  
Dans une tour de porcelaine fine,  
Au fleuve Jaune, où sont les cormorans.

Elle a des yeux retroussés vers les tempes,  
Un pied petit à tenir dans la main,  
Le teint plus clair que le cuivre des lampes,  
Les ongles longs et rougis de carmin.

Par son treillis elle passe sa tête,  
Que l'hirondelle, en volant, vient toucher,  
Et, chaque soir, aussi bien qu'un poète,  
Chante le saule et la fleur du pêcher.



SONNET

Pour veiner de son front la pâleur délicate,  
Le Japon a donné son plus limpide azur ;  
La blanche porcelaine est d'un blanc bien moins pur  
Que son col transparent et ses tempes d'agate.

Dans sa prunelle humide un doux rayon éclate ;  
Le chant du rossignol près de sa voix est dur,  
Et, quand elle se lève à notre ciel obscur,  
On dirait de la lune en sa robe d'ouate.

Ses yeux d'argent bruni roulent moelleusement ;  
Le caprice a taillé son petit nez charmant ;  
Sa bouche a des rougeurs de pêche et de framboise ;

Ses mouvements sont pleins d'une grâce chinoise,  
Et près d'elle on respire autour de sa beauté  
Quelque chose de doux comme l'odeur du thé.

A DEUX BEAUX YEUX

Vous avez un regard singulier et charmant ;  
Comme la lune au fond du lac qui la reflète,  
Votre prunelle, où brille une humide paillette,  
Au coin de vos doux yeux roule languissamment.

Ils semblent avoir pris ses feux au diamant ;  
Ils sont de plus belle eau qu'une perle parfaite,  
Et vos grands cils émus, de leur aile inquiète  
Ne voilent qu'à demi leur vif rayonnement.

Mille petits amours à leur miroir de flamme  
Se viennent regarder et s'y trouvent plus beaux,  
Et les désirs y vont rallumer leurs flambeaux.

Ils sont si transparents qu'ils laissent voir votre âme.  
Comme une fleur céleste au calice idéal  
Que l'on apercevrait à travers un cristal.

LE THERMODON

I

J'ai, dans mon cabinet, une bataille énorme  
 Qui s'agite et se tord comme un serpent difforme,  
 Et dont l'étrange aspect arrête l'œil surpris ;  
 On dirait qu'on entend, avec un sourd murmure,  
 La gravure sonner comme une vieille armure,  
 Et le papier muet semble jeter des cris.

Un pont par où se rue une foule en démente,  
 Arc-en-ciel de carnage, ouvre sa courbe immense,  
 Et d'un cadre de pierre entoure le tableau ;  
 A travers l'arche on voit une ville enflammée,  
 D'où montent, en tournant, de longs flots de fumée  
 Dont le rouge reflet brille et tremble sur l'eau.

Une barque, pareille à la barque des ombres,  
 Glisse sinistrement au dos des vagues sombres,  
 Portant, triste fardeau, des vaincus et des morts ;  
 Une averse de sang pleut des têtes coupées ;  
 Des mains par l'agonie éperdument crispées,  
 Avec leurs doigts noueux s'accrochent à ses bords.

Pour recevoir le corps, mort ou vivant, qui tombe,  
 Le grand fleuve a toujours toute prête une tombe ;  
 Il le berce un moment, et puis il l'engloutit ;  
 Les flots toujours béants, de leurs gueules voraces,  
 Dévorent cavaliers, chevaux, casques, cuirasses,  
 Tout ce que le combat jette à leur appétit.

Ici c'est un cheval qui s'effare et se cabre,  
 Et se fait, dans sa chute, une blessure, au sabre  
 Qu'un mourant tient encor dans son poing fracassé ;  
 Plus loin, c'est un carquois plein de flèches, qui verse  
 Ses dards en pluie aiguë, et dont chaque trait perce  
 Un cadavre déjà de cent coups traversé.

C'est un rude combat ! chevelures, crinières,  
 Panaches et cimiers, enseignes et bannières,  
 Au souffle des clairons volent échevelés ;  
 Les lances, ces épis de la moisson sanglante,  
 S'inclinent à leur vent en tranche étincelante,  
 Comme sous une pluie on voit pencher des blés.

Les glaives dentelés font d'affreuses morsures ;  
 Le poignard altéré, plongeant dans les blessures,  
 Comme dans une coupe, y boit à flots le sang ;  
 Et les épieux, rompant les armes les plus fortes,  
 Pour le ciel ou l'enfer ouvrent de larges portes  
 Aux âmes qui des corps sortent en rugissant.

Quelle férocité de dessin et de touche !  
 Quelle sauvagerie et quelle ardeur farouche !  
 Qui signa ce poème étrange et véhément ?  
 C'est toi, maître suprême, à la main turbulente,  
 Peintre au nom rouge, roi de la couleur brûlante,  
 Divin Néerlandais, Michel-Ange flamand !

C'est toi, Rubens, c'est toi dont la rage sublime  
Pencha cette bataille au bord de cet abîme,  
Qui joignis ses deux bouts comme un bracelet d'or,  
Et lui mis pour camée un beau groupe de femmes  
Si blanches, que le fleuve aux triomphantes lames  
S'apaise et n'ose pas les submerger encor!

II

Car ce sont, ô pitié! des femmes, des guerrières  
Que la mêlée étreint de ses mains meurtrières.

Sous l'armure une gorge bat;  
Les écailles d'airain couvrent des seins d'ivoire,  
Où, nourrisson cruel, la mort pâle vient boire  
Le lait empourpré du combat.

Regardez! regardez! les chevelures blondes  
Coulent en ruisseaux d'or se mêler sous les ondes  
Aux cheveux glauques des roseaux.  
Voyez ces belles chairs, plus pures que l'albâtre,  
Où, dans la blancheur mate, une veine bleuâtre  
Circule en transparents réseaux.

Hélas! sur tous ces corps à la teinte nacrée,  
La mort a déjà mis sa pâleur azurée;  
Ils n'ont de rose que le sang.  
Leurs bras abandonnés trempent, les mains ouvertes,  
Dans la vase du fleuve, entre les algues vertes,  
Où l'eau les soulève en passant.

Le cheval de bataille à la croupe tigrée,  
Secouant dans les cieus sa crinière effarée,  
Les foule avec ses durs sabots;

Et le lâche vainqueur, dans sa rage brutale,  
Sur leur ventre appuyant sa poudreuse sandale,  
Tire à lui leurs derniers lambeaux.

Bientôt du haut des monts les vautours au col chauve,  
Les corbeaux vernissés, les aigles à l'œil fauve,  
L'orfraie au regard clandestin,  
Les loups se balançant sur leurs échines maigres,  
Les renards, les chakals, accourront, tout allègres,  
Prendre leur part au grand festin.

Ce splendide banquet réparera leurs jeûnes.  
O misère! ô douleur! tous ces corps frais et jeunes,  
Ces beaux seins d'un si pur contour,  
Faits pour les chauds baisers d'une amoureuse bouche,  
Fouillés par le museau de l'hyène farouche,  
Piqués par le bec du vautour!

Cessez de vains efforts, ô braves amazones!  
A quoi vous sert d'avoir, ainsi que des Bellones,  
Le casque grec empanaché,  
La cuirasse de fer, de clous d'or étoilée,  
Si votre main trop faible, au fort de la mêlée,  
Lâche votre glaive ébréché?

Voire armure faussée, entre ces bras robustes,  
Comme un mince carton s'aplatit sur ces bustes  
Où le poil pousse en plein terrain;  
Avec ces forts lutteurs, les plus puissantes armes,  
O guerrières! seraient les appas et les charmes  
Cachés sous vos corsets d'airain.

S'ils n'étaient repoussés par les rudes écailles,  
Par les mailles d'acier qui hérissent vos tailles,  
Les bras se suspendraient autour;

Si vous aviez voulu, douce et modeste gloire,  
 Vous auriez sans combat remporté la victoire,  
 Car la force cède à l'amour.

Penchez-vous sur le col de vos promptes cavales,  
 Qui volent, de la brise et de l'éclair rivales;  
 Fuyez sans vous tourner pour voir,  
 Et ne vous arrêtez qu'en des retraites sûres  
 Où se trouve un flot clair pour laver vos blessures,  
 Et du gazon pour vous asseoir!

## III

C'est la nécessité! c'est la règle fatale!  
 Toujours l'esprit le cède à la force brutale;  
 Et quand la passion, aux beaux élans divins,  
 Avec le positif veut en venir aux mains,  
 Ardente, et n'écoutant que le feu qui l'anime,  
 Engage le combat sur le pont de l'abîme,  
 Elle ne peut tenir avec ses mains d'enfant  
 Contre ces grands chevaux à forme d'éléphant,  
 Cabrés et renversés sur leurs énormes croupes,  
 Contre ces forts guerriers et ces robustes troupes  
 Aux bras durs et noueux comme des chênes verts,  
 Aux musculeux poitrails de buffle recouverts;  
 Toujours le pied lui manque, et, de flèches criblée,  
 Elle tombe en hurlant dans l'onde flagellée,  
 Où son corps va trouver les caïmans du fond.  
 Cependant les vainqueurs, sur la crête du pont,  
 Sans donner une plainte aux victimes noyées,  
 Passent, tambours battants, enseignes déployées.  
 Cette planche, gravée en six cartons divers  
 Par Lucas Vostermann, d'après Rubens d'Anvers,

Femmes au cœur hautain, pâles cariatides,  
 Qui ployez à regret des têtes moins timides  
 Sous le fronton pesant des devoirs et des lois,  
 Et qui vous refusez à porter votre croix,  
 De votre destinée est l'effrayant symbole,  
 Et je l'y vois écrite en sombre parabole.  
 Comme vous autrefois, folles de liberté,  
 Des femmes au grand cœur, à la mâle beauté,  
 Se brûlèrent un sein, et mirent à la place  
 La Méduse sculptée au cœur de la cuirasse;  
 Elles laissèrent là l'aiguille et les fuseaux,  
 La navette qui court à travers les réseaux,  
 Les travaux de la femme et les soins du ménage,  
 Pour la lance et l'épée, instruments de carnage;  
 Négligeant la parure, et n'ayant pour se voir  
 Qu'un bouclier d'airain, fauve et louche miroir,  
 Au Thermodon, qu'enjambe un pont d'une seule arche,  
 Leur troupe rencontra la grande armée en marche,  
 Ce fut un choc terrible, et sur le pont, longtemps,  
 Incertaine marée, on vit les combattants,  
 Les chevelures d'or ou bien les têtes brunes,  
 Femmes, soldats, suivant leurs diverses fortunes,  
 Pousser et repousser leur flux et leur reflux,  
 Et longtemps la victoire aux pieds irrésolus,  
 Mesurant le terrain et supputant les pertes,  
 Erra d'un camp à l'autre avec ses palmes vertes.  
 De fatigue à la fin, les bras frêles et blancs  
 Laissèrent, tout meurtris, choir leurs glaives sanglants,  
 Trop faibles ouvriers pour de si fortes âmes,  
 Et dans l'eau, jusqu'au soir, il plut des corps de femmes!

## ÉLÉGIE

J'ai fait une remarque hier en te quittant.  
 Sans doute j'ai mal vu; mais quand on aime tant  
 On a peur; on se fait avec la moindre chose  
 Un sujet de tourments. On veut savoir la cause  
 De chaque effet. Un mot, un geste, une ombre, un rien,  
 La plus folle chimère, un souvenir ancien  
 Qui dormait dans un coin du cœur et qui s'éveille,  
 Tout vous effraie. On dit qu'infortune pareille  
 Ne s'est pas encor vue et que l'on en mourra;  
 L'on n'en meurt pas; demain peut-être on en rira.  
 Vous veniez pour vous plaindre : un baiser, un sourire,  
 Et vous ne savez plus ce que vous veniez dire.  
 Quand tu liras ces vers, sans doute tu diras  
 Que mon idée est folle et tu m'embrasseras,  
 Et puis, j'oublierai tout, excepté que je t'aime  
 Et que je t'aimerai toujours. Fais-en de même.  
 Or, voici ma remarque; il m'a semblé cela.  
 Je voudrais oublier toutes ces choses-là;  
 Mais je ne puis. Hier tu paraissais distraite,  
 Et ce n'est pas ainsi, certes, que Juliette  
 Laisse aller Roméo qui part. En ce moment  
 Où mon âme pâmée à chaque embrassement

S'élançait sur ta bouche au-devant de ton âme,  
 Où ma prunelle en pleurs baignait ma joue en flamme,  
 Où mon cœur éperdu, sur ton cœur qu'il cherchait,  
 Vibrant comme une lyre au toucher de l'archet,  
 Où mes deux bras noués, comme ceux d'un avare  
 Qui tient son or et craint qu'un larron s'en empare,  
 Te tenaient enfermée et t'enchaînaient à moi,  
 Toi, tu ne disais rien; tu n'écoutais pas, toi;  
 Mes baisers s'éteignaient sur ta lèvre glacée;  
 Je ne te sentais pas sentir; ta main pressée  
 N'entendait pas la mienne et ne répondait rien.  
 J'étais là, devant toi, comme un musicien,  
 Tourmentant le clavier d'un clavecin sans cordes.  
 O mon âme! pourquoi faut-il, quand tu débordes,  
 Comme un lis rempli d'eau que le vent fait pencher,  
 Que l'âme où tout en pleurs tu voudrais t'épancher  
 Se ferme et te repousse, et te laisse répandre  
 Tes plus divins parfums sans en vouloir rien prendre!  
 J'ai cherché vainement pourquoi cette froideur,  
 Après tant de baisers vivants et pleins d'ardeur,  
 Après tant de serments et de douces paroles,  
 Tant de soupirs d'ivresse et de caresses folles;  
 Je n'ai rien pu trouver autre chose, sinon  
 Qu'on était fou d'avoir au fond du cœur un nom  
 Que l'on ne dira pas, et que c'était chimère  
 D'aimer une autre femme au monde que sa mère.  
 Rousseau dit quelque part : — Regardez votre amant  
 Au sortir de vos bras. — Il a raison vraiment.  
 Lorsque, le désir mort, naît la mélancolie,  
 Que l'amour satisfait se recueille et s'oublie,  
 Comme au sein de sa mère un enfant qui s'endort,  
 Que l'ennui vient d'entrer et que le plaisir sort,  
 Le moment est venu de regarder en face  
 L'amant qu'on s'est choisi. Quoi qu'il dise ou qu'il fasse,

Vous lirez sur son front son amour tel qu'il est.  
Le mot sans doute est beau, mais ce qui m'en déplaît,  
C'est qu'il s'adresse à l'homme et non pas à la femme.  
Quand le corps assouvi laisse en paix régner l'âme,  
Qu'on s'écoute penser et qu'on entend son cœur,  
Et que dans la maîtresse on embrasse la sœur,  
La première lassée est la femme. La honte  
D'avoir été vaincue au fond d'elle surmonte  
Le bonheur d'être aimée; elle hait son amant,  
Comme on hait un vainqueur, et, certe, en ce moment  
Les choses sont ainsi; s'il est quelqu'un au monde  
Qu'elle hâisse bien et de haine profonde,  
C'est lui, car c'est son maître et son seigneur; il peut  
Divulguer tout; il peut la perdre s'il le veut;  
Il ne le voudra pas, mais il le peut. La crainte  
A remplacé l'amour; une froide contrainte  
Succède aux beaux élans de folle liberté.  
Adieu l'enivrement, le rire et la gaieté.  
La femme se repent et l'homme se repose:  
Il a touché son but, il a gagné sa cause;  
C'est le triomphateur, le vainqueur, le César,  
Qui, la couronne au front, au-devant de son char,  
Malgré tout son amour, s'il peut la prendre vive,  
Trainera sans pitié Cléopâtre captive.  
Aspic, dresse ton col tout gonflé de venin:  
Sors du panier de fleurs, siffle et mords ce beau sein.  
César attend dehors! il lui faut Cléopâtre  
Pour suivre le triomphe et paraître au théâtre;  
Il faut que sur leurs bancs les chevaliers romains  
Disent: — Heureux César! et lui battent des mains.  
La femme sait cela, que de reine et maîtresse  
Elle devient esclave, et que son pouvoir cesse;  
Mais le sceptre qu'hier, dans l'oubli du plaisir,  
Elle a laissé tomber, aujourd'hui le désir

Le lui remet en main et la fait souveraine.  
Il faut que son amant à ses genoux se traîne  
Et lui baise les pieds et demande pardon.  
Mais elle maintenant, froide et sans abandon,  
Avec un double fil nouant son nouveau masque,  
Ainsi qu'un chevalier à l'abri sous son casque,  
Guette à couvert l'instant où, faible et désarmé,  
Se livre à son poignard l'amant qu'on croit aimé.  
Mon ange, n'est-ce pas qu'une telle pensée  
N'eût pas dû me venir et doit être chassée,  
Et que je suis bien fou de douter d'un amour  
Dont personne ne doute, et prouvé chaque jour?  
J'ai tort; mais que veux-tu? ces angoisses si vives,  
Ces haines, ces retours et ces alternatives,  
Ces désespoirs mortels suivis d'espoirs charmants,  
C'est l'amour, c'est ainsi que vivent les amants.  
Cette existence-là, c'est la mienne, la nôtre;  
Telle qu'elle est, pourtant, je n'en voudrais pas d'autre.  
On est bien malheureux; mais pour un tel malheur  
Les heureux volontiers changeraient leur bonheur.  
Aimer! ce mot-là seul contient toute la vie.  
Près de l'amour que sont les choses qu'on envie?  
Trésors, sceptres, lauriers, qu'est tout cela, mon Dieu!  
Comme la gloire est creuse et vous contente peu!  
L'amour seul peut combler les profondeurs de l'âme,  
Et toute ambition meurt aux bras d'une femme!

## LA BONNE JOURNÉE

Ce jour, je l'ai passé ployé sur mon pupitre,  
 Sans jeter une fois l'œil à travers la vitre.  
 Par Apollo! cent vers! je devrais être las;  
 On le serait à moins; mais je ne le suis pas.  
 Je ne sais quelle joie intime et souveraine  
 Me fait le regard vif et la face sereine,  
 Comme après la rosée une petite fleur,  
 Mon front se lève en haut avec moins de pâlour;  
 Un sourire d'orgueil sur mes lèvres rayonne,  
 Et mon souffle pressé plus fortement résonne.  
 J'ai rempli mon devoir comme un brave ouvrier.  
 Rien ne m'a pu distraire; en vain mon lévrier,  
 Entre mes deux genoux posant sa longue tête,  
 Semblait me dire: — En chasse! en vain d'un air de fête  
 Le ciel tout bleu dardait, par le coin du carreau,  
 Un filet de soleil jusque sur mon bureau;  
 Près de ma pipe, en vain, ma joyeuse bouteille  
 M'étalait son gros ventre et souriait vermeille;  
 En vain ma bien-aimée, avec son beau sein nu,  
 Se penchait en riant de son rire ingénu,  
 Sur mon fauteuil gothique, et dans ma chevelure

Répandait les parfums de son haleine pure.  
 Sourd comme saint Antoine à la tentation,  
 J'ai poursuivi mon œuvre avec religion,  
 L'œuvré de mon amour qui, mort, me fera vivre,  
 Et ma journée ajoute un feuillet à mon livre.

L'HIPPOPOTAME

L'hippopotame au large ventre  
Habite aux Jungles de Java,  
Où grondent, au fond de chaque antre,  
Plus de monstres qu'on n'en rêva.

Le boa se déroule et siffle,  
Le tigre fait son hurlement,  
Le buffle en colère renifle,  
Lui dort ou pait tranquillement.

Il ne craint ni kriss ni zagaies,  
Il regarde l'homme sans fuir,  
Et rit des balles des cipayes  
Qui rebondissent sur son cuir.

Je suis comme l'hippopotame :  
De ma conviction couvert,  
Forte armure que rien n'entame,  
Je vais sans peur par le désert.

VILLANELLE RHYTHMIQUE

Quand viendra la saison nouvelle,  
Quand auront disparu les froids,  
Tous les deux nous irons, ma belle,  
Pour cueillir le muguet au bois ;  
Sous nos pieds égrenant les perles  
Que l'on voit au matin trembler,  
Nous irons écouter les merles  
Siffler.

Le printemps est venu, ma belle,  
C'est le mois des amants béni,  
Et l'oiseau, satinant son aile,  
Dit des vers au rebord du nid.  
Oh ! viens donc sur le banc de mousse,  
Pour parler de nos beaux amours,  
Et dis-moi de ta voix si douce :  
Toujours !

Loin, bien loin, égarant nos courses,  
Faisons fuir le lapin caché,  
Et le daim au miroir des sources



Admirant son grand bois penché,  
Puis, chez nous, tout joyeux, tout aises,  
En panier enlaçant nos doigts,  
Revenons rapportant des fraises  
Des bois.

### LE SOMMET DE LA TOUR

Lorsque l'on veut monter aux tours des cathédrales,  
On prend l'escalier noir qui roule ses spirales,  
Comme un serpent de pierre au ventre d'un clocher.

L'on chemine d'abord dans une nuit profonde,  
Sans trêfle de soleil et de lumière blonde,  
Tâtant le mur des mains, de peur de trébucher ;

Car les hautes maisons voisines de l'église  
Vers le pied de la tour versent leur ombre grise,  
Qu'un rayon lumineux ne vient jamais trancher.

S'envolant tout à coup, les chouettes peureuses  
Vous flagellent le front de leurs ailes poudreuses,  
Et les chauves-souris s'abattent sur vos bras :

Les spectres, les terreurs qui hantent les ténèbres,  
Vous frôlent en passant de leurs crêpes funèbres ;  
Vous les entendez geindre et chuchoter tout bas.

A travers l'ombre on voit la chimère accroupie  
Remuer, et l'écho de la voûte assoupie  
Derrière votre pas suscite un autre pas.